

Dans l'antichambre de la chanson *Ne change rien*, France, 2009, 1 h 40

Sami Gnaba

Numéro 284, mai-juin 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2013). Compte rendu de [Dans l'antichambre de la chanson / *Ne change rien*, France, 2009, 1 h 40]. *Séquences*, (284), 32-33.

Ne change rien Dans l'antichambre de la chanson

Le chemin aura été long et ardu pour le dernier film de Pedro Costa, **Ne change rien**, un exceptionnel et fascinant documentaire musical, projeté en 2009 à Cannes et au Festival du nouveau cinéma notamment, mais jamais parvenu à nos salles. Le cas n'est certes pas unique, mais il n'en est pas moins malheureux, tant cette œuvre éblouit et se pose très singulièrement comme l'une des plus belles réussites du genre !

SAMI GNABA

Comment filmer la musique ? Comment filmer en studio le travail musical, cette alchimie réunissant un groupe de musiciens en train de créer dans un effort commun ? Tel pourrait être le postulat sur lequel se fonde **Ne change rien** : filmer, documenter la création, le *work in progress* à travers lequel une idée s'esquisse fragilement, jusqu'à ce qu'une chanson prenne corps à l'intérieur de quatre murs rassemblant des musiciens.

Some Kind of Monster, I Am Trying to Break Your Heart). Nous lui répondrons alors : tout, simplement.

Le seul autre film avec lequel **Ne change rien** peut se comparer est *Sympathy for the Devil* – initialement intitulé *One + One* – de Jean-Luc Godard, documentaire de 1968, qui faisait coexister des séquences sur les Black Panthers avec celles des Rolling Stones, confinés au studio en train de donner naissance au mythique *Sympathy for the Devil*. C'est donc sans grande surprise si la voix de Godard s'invite chez Costa, donnant au film son titre.

On observera dans les deux œuvres la même attention portée au processus créatif, la même rigueur obstinée à enregistrer les antichambres de la chanson, sans pour autant brusquer le travail. Les affinités s'arrêtent là. Contrairement à JLG qui mettait en images ses propres positions politiques sur la contre-culture, Costa se met au service d'une artiste, d'une amie, nous posant au plus près d'une Balibar continuellement en communication avec son groupe (à l'opposé des Stones), combative aussi, rivalisant avec ses propres limites, honorant la bonne note. Une telle connivence, on ne se rappelle pas en avoir vue une aussi intime, aussi respectueuse. Jamais.

Dans ce studio hors temps, cet espace sans jour sans nuit, où le monde s'éclipse en hors-champ, trois musiciens brillent autour de consoles de son, de guitares, tous unis en train de faire éclore une chanson (quatre précisément), à partir des bribes d'idées. Posté en proximité avec sa caméra, Costa en détaille le déroulement et l'énergie intuitive, dans des blocs ininterrompus de suites d'essais et d'erreurs, de concentration inspirée, d'interruptions subites et de silences hésitants. Des jours durant, des mois même (le film avance en ellipses constantes, brouillant sa chronologie), affluent la fragilité, la fatigue et aussi le plaisir communicatif de jouer ensemble ; un rire, une blague, une observation venant désamorcer ici et là la tension.

Au travers de cette alchimie et de la lente progression des chansons, un monde (une fiction ?) mélancolique, tissé de ces bribes de paroles sur la passion amoureuse et la solitude, s'invente. La caméra de Costa s'y fraie discrètement un chemin, se pose fixement, osant à une rare occasion un recadrage. Elle se fait toute ouïe... Fasciné par la magie se déroulant devant ses yeux, Costa regarde Balibar avec admiration, capte le tout sans interruption, les plans pouvant s'étirer jusqu'à 6 ou 8 minutes, sans qu'il ressente le moindre besoin de couper. Par respect ? Très certainement. Mais aussi pour se rallier à cette fragilité dans laquelle Balibar puise la vérité de sa performance et qui confère justement au film de Costa toute sa singularité et sa puissance.

Immersive, sans artifices, anti-spectaculaire, la mise en scène atteint une intimité que rien ou presque ne vient interrompre.



Toute l'exaspération et la rigueur du geste

Dans **Ne change rien**, ces musiciens, souvent tapis dans l'obscurité, sont menés par l'incandescente Jeanne Balibar, actrice vue notamment chez Desplechin, Rivette et Ruiz. Chanteuse aussi, que le réalisateur portugais Pedro Costa (*Ossos, En avant, jeunesse, Dans la chambre de Vanda*) s'évertue ici à filmer en répétition pour son deuxième album, *Slalom Dame*, en cours de chant lyrique ou encore en pleine tournée.

Au vu de cette mince prémisse, le lecteur peut s'interroger sur la supposée exception qui fait extraire ce film du lot des autres documentaires musicaux recensés dans l'histoire du genre (*Dont Look Back, Patti Smith: Dream of Life, Metallica:*



Quand, par exemple, Balibar parle au téléphone (l'instant d'une pause méritée), la conversation perdure comme un indiscernable son ambiant, un chuchotement presque. Interrogée par son interlocuteur sur les avancées de l'album, elle agrippe aussitôt le micro et commence à chanter le morceau au téléphone.

D'elle, on ne saura rien, ni de sa vie, ni de son album ou de ses projets. Car, justement, *Ne change rien* n'a rien à vendre, n'a rien non plus à promouvoir. Costa, à l'instar de son sujet, n'est pas là à se complaire dans un quelconque exercice promotionnel, à travers lequel la chanteuse complimenterait équipe et réalisateur, etc. Aucun intervenant dans le film pour vanter les mérites de Balibar non plus. Pour ainsi dire, les chansons, torturées, éthérées, parlent par elles-mêmes. La présence de Balibar consiste à leur faire voir le jour.

C'est un portrait d'artiste brossé sans compromis, éclatant dans sa beauté plastique, sensuel et passionnant. Les admirateurs de Costa, à l'égal de ses nombreux détracteurs, le savent. Il privilégie un cinéma de la durée. Un cinéma qui se tient à côté de la vérité, celle qui n'est pas toujours belle à voir, qui n'a rien de photogénique. Un cinéma de l'extrême, de la radicalité, qui va à la rencontre de ses sujets, qui est à leur écoute, imperturbable. Justement, c'est cette écoute, fascinée, cette empathie que célèbre ce projet musical hypnotique dont nous sortons hantés, comme après une mystérieuse rêverie. Certains, peut-être moins attentifs dirons-nous, pourraient arguer que Costa n'a rien à dire, rien à faire montrer. C'est leur droit. Là où ils verraient l'ennui, d'autres cependant s'enchanteront de cette expérience à la beauté peu commune.

Dans *Ne change rien*, nous tutoyons la création dans tout ce qu'elle englobe de répétitif, de long, de dévoué, de miraculeux. Là, confinés dans un décor imprégné d'un noir et blanc contrasté, nous accompagnons des musiciens dans l'attente, la recherche et finalement l'aboutissement de *quelque chose* qui a émané d'un désir.

Nous accompagnons une artiste qui se révèle intransigeante devant la moindre faille technique. Au milieu du film, survient ce plan magistral dans lequel Balibar assise en studio tente de se *caller* sur la bonne note, avant de commencer à enregistrer sa contribution vocale au morceau. Cigarette à la main, une lumière creuse embrassant son délicat visage, elle répète obsessionnellement le même texte, cherchant à en parfaire l'exécution. Suivant les directives très techniques données par son compagnon de studio, elle multiplie les tentatives, les essais, rechantant continuellement la même phrase, jusqu'à ce que sa livraison atteigne la tonalité désirée. Sans rompre dans la continuité du plan, Costa enregistre tour à tour l'exaspération et la rigueur avec lesquelles Balibar mène la session d'enregistrement... Ne voit-il pas dans ce processus créatif le reflet de ses propres préoccupations de cinéaste, toujours lui aussi à se démener pour trouver le plan, la durée juste dans son cinéma ?

Quand la caméra s'extirpe du studio, c'est pour se déplacer avec son actrice-chanteuse. Ici en France, en train de répéter une pièce, la *Périchole* d'Offenbach, là en train de se produire sur scène avec son groupe à Tokyo. Costa voyage, nous livre un accès illimité à l'univers protéiforme de Jeanne Balibar. Et nous regardons son portrait, béats, enivrés, interrogeant nos souvenirs : a-t-on vu un aussi beau portrait d'artiste au travail auparavant ? Une telle déclaration d'amour d'un artiste à un(e) autre artiste ? Non, nous ne croyons pas.

Le film n'a été rendu disponible en DVD en France que tout récemment (enfin), soit un peu plus de trois ans après sa sortie en salles. Ici, à notre grand désespoir, nous attendons toujours. 🎬

■ Origine : France – Année : 2009 – Durée : 1h40 – Réal. : Pedro Costa – Images : Pedro Costa – Mont. : Patricia Saramago – Mus. : Pierre Alferi, Rodolphe Burger – Son : Philippe Morel, Olivier Blanc, Vasco Pedroso, Miguel Cabral, Jean-Pierre Laforce – Int. : Jeanne Balibar, Rodolphe Burger, Hervé Loos – Prod. : Sébastien de Fonseca, Abel Ribeiro Chaves, Cédric Walter – Dist. / Contact : Shellac (France).